

24 images

24 iMAGES

Cin-écrits

Number 73-74, September–October 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23268ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1994). Review of [Cin-écrits]. *24 images*, (73-74), 110–111.

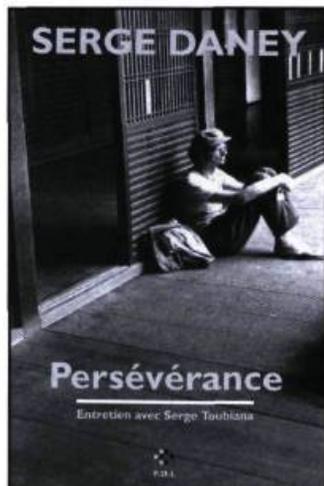
Cin-écrits

Lecteurs: Marcel Jean — M.J.
André Roy — A.R.

PERSÉVÉRANCE ENTRETIEN AVEC **SERGE TOUBIANA** par Serge Daney, P.O.L., Paris, 1994, 171 p. Dist.: DMR.

Voici donc un livre posthume de Serge Daney (nous en aurons probablement d'autres). Mais le projet de cet ouvrage est né d'une volonté: il s'agissait d'écrire une *ciné-biographie* à partir d'un long entretien avec Serge Toubiana, qui a effectivement eu lieu quelques mois avant la mort du critique en juin 1992. Seul un premier chapitre a vu le jour, publié dans *Trafic* sous le titre «Le travelling de kapo»; il prend place en première partie de cet entretien qui en compte trois. Ce livre non abouti, le voici rythmé différemment, plus près des biographèmes (les intertitres de la troisième partie les suggèrent) que de la coulée autobiographique. Mais on ne perd rien de cette *parole* qu'aimait prendre Serge Daney, présente encore ici dans sa modestie et sa lucidité, loin du pathos et du narcissisme.

Ce récit d'une vie part d'une date véritablement fondatrice, 1944, qui est triplement symbolique puisqu'elle est celle de la naissance de Serge Daney, du tournage de *Rome, ville ouverte* et de la révélation des camps de concentration. 1944, c'est l'Histoire (avec un grand «H»), celle qui poussera vers une morale et une esthétique neuves et modernes, qui travaillera Serge Daney et lui permettra de regarder le monde à sa manière. Date universelle qui devient particulière. *Persévérance* suit donc un itinéraire moral et esthétique (foin d'anecdotes ici) à travers des fragments racontant la mère aimée, le père inconnu, la solitude de



l'écolier, les voyages, le temps de l'écriture, les théories, les images vues et revues; en d'autres mots: les pensées et les expériences d'un citoyen du cinéma qui, à cause justement du cinéma, est devenu un citoyen du monde. Enquête sur soi, cette presque biographie est moins le point d'arrivée d'un parcours qu'un point de départ pour suivre le trajet de toute une génération de cinéphiles (disons ceux des *Cahiers*) et de cinéastes (réduisons-les à ceux de la Nouvelle Vague) qui a considéré le cinéma comme un art et qui l'a âprement défendu et illustré. Un art inséparable de sa propre vie, c'est-à-dire qui la fait comprendre et qui la guide. Un art placé très haut, élitaire et populaire, contemporain et moderne, épreuve du temps et de l'espace. Cette biographie détournée se lit aussi comme une synthèse de toutes les réflexions menées principalement sur le cinéma et la télé par un Serge Daney qu'on a connu impératif et pessimiste durant les derniers mois de sa vie et qui avait eu l'intuition — souveraine dans son inconscience — que le cinéma allait peut-être mourir en même temps que lui.

Persévérance établit moins un bilan qu'il ne propose une œuvre romanesque (puisque'il y est question de temps), avec ses éclats mythologiques (le père comme figure légendaire), ses secrets et ses connaissances, traduisant une *incarnation* dans l'histoire faite et à refaire. Pro-

che d'une psychanalyse, avec ses allers et ses retours, ses digressions et ses déplacements, ce livre doit accompagner tous ceux et celles qui veulent savoir ce qu'est — ou ce que cela a été un jour — le cinéma: plus que lui-même et plus que la vie. — **A.R.**

L'art du moteur

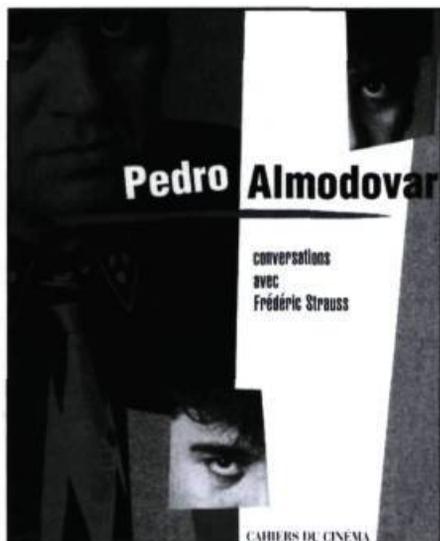
Paul Virilio

Galilée

L'ART DU MOTEUR par Paul Virilio, Galilée, Paris, 1993, 197 p. Dist.: DMR.

Ce livre est une mise en garde et même plus: un cri d'alarme face à l'expansion généralisée des techniques de médiatisation, en particulier l'industrialisation de l'information dont le développement est intimement lié à l'informatique et ses nombreux avatars: jeux vidéos, réalité virtuelle, etc. L'urgence de propos de Paul Virilio le fait embrasser une matière ample, qui part de la naissance de la presse écrite pour arriver à la révolution de la transmission des faits par des chaînes comme CNN. Ce qui semble pour beaucoup un progrès dans l'universalisation

et l'instantanéité de la diffusion des événements apparaît pour l'auteur comme un danger. Poursuivant son étude sur la vision dont l'élément irréductible demeure pour lui la vitesse, il montre comment nous avons affaire à une industrialisation des faits: à celle de la simulation et de l'oubli dans laquelle le trompe-l'œil et la manipulation sont roi et maître. Nous ne sommes plus en face de faits mais d'effets. Le massage avant le message, la forme avant le contenu. La vidéo-sphère dans laquelle nous baignons est attaquée, voire conquise par une idéologie technocratique qui se confond avec le révisionnisme historique car elle brouille politique, information et fiction. Les vertus de la numérisation et du virtuel se font vertiges et, si on suit bien son auteur, elles nous mènent tout droit à un nouveau fascisme. C'est pourquoi son Art du moteur, dans sa théorie elle-même accélérée de la médiatisation industrielle, se veut avant tout un art de résistance aux sirènes cathodiques. — **A.R.**



PEDRO ALMODÓVAR

Conversations avec Frédéric Strauss, Cahiers du cinéma, Paris, 1994, 157 p.

Dist.: Dimedia.

Comme le dit Pedro Almodóvar lui-même, les interviews sont faites pour que le cinéaste fouille «les entrailles de ses films». On pourrait affirmer aussi que les interviews sont aussi plutôt faites pour les journaux et les magazines, pour l'actualité immédiate. On ne voit pas toujours la nécessité d'en faire des livres, à moins d'avoir devant soi un cinéaste à la fin de sa carrière (le cinéaste madrilène, lui, n'a que dix films à son actif). Ces réserves avancées, on doit avouer que Frédéric Strauss a accompli un très bon travail, souvent démonstratif, essayant par ses questions d'aller toujours plus profondément dans «les entrailles» de la réalisation et de la production des films, repoussant généralement toute velléité d'«anecdotosation». Mais le texte est long et lasse parfois. L'intervieweur remplit toutefois son programme, résumé en quatrième de couverture: faire «mieux connaître le metteur en scène». Et c'est vrai: le livre lu, nous avons l'impression, touchante parfois, d'avoir rencontré le vrai Pedro Almodóvar, un être dépouillé des légendes et des rumeurs qui l'entourent; c'est un grand travailleur, un passionné de cinéma (il voit

tous les films et en sait un brin sur le cinéma), un critique de la société qui se montre inquiet, un ami fidèle, pas seulement aux êtres qu'il aime mais à ses goûts et à son imaginaire, un cinéaste modeste (comme tous les grands), etc. On cherchera en vain chez lui les secrets du deuxième degré qu'on colle absurdement à ses films. Toute sa vie tourne autour du cinéma et des films à faire. Et Pedro Almodóvar nous apparaît d'autant plus sympathique et proche que le pays où il vit a, comme le Québec, subi sa «révolution tranquille», avec la mort de Franco et la *movida*; et ce qu'il dit du passé de l'Espagne ressemble — jusqu'à l'étrangeté — au Québec de la Grande Noirceur. Sauf qu'on peut se demander, une fois l'ouvrage refermé, pourquoi nous n'avons pas eu, nous, au Québec notre Almodóvar (est-ce parce que les pouvoirs et les institutions sont anti-gays?). Malgré tout ça, le livre de Frédéric Strauss, excellemment illustré par de nombreuses photos couleur, avec une mise en page moderne qui respecte un texte abondant, ne s'adresse pas au grand public et peut-être même pas aux fans du Madrilène. — **A.R.**

DEPARDIEU

par Paul Chutkow, Belfond, 1994, 382 p.

Dist.: Édipresse.

Précisons d'abord qu'il n'est pas innocent que cette biographie exclusive et autorisée du gargantuesque acteur français soit américaine. En effet, c'est aux États-Unis et non en France que l'image de Depardieu a besoin d'être soignée. C'est en effet là-bas qu'éclatait, en 1991, l'affaire du *Time*, lorsqu'un article du journal new-yorkais faisait de l'interprète de *Cyrano* un violeur (le crime aurait été commis alors qu'il avait neuf ans). L'ouvrage que signe aujourd'hui Paul Chutkow, pour agréablement rédigé qu'il soit, n'est ainsi rien d'autre qu'une très habile entreprise de relations publiques. L'auteur y dépeint un homme gourmand, à la fois simple et plus grand que nature, adoptant l'angle psychanalytique si cher aux biographes américains. On ne s'étonnera donc pas de retrouver, dès le début (p.77), la scène primitive qui marquera l'enfant Gérard du signe du spectacle. Il a trois ans et au cours d'un repas familial il fourre un petit pois dans le fond de l'oreille de sa grand-mère. Toute la famille se met à rire. Pas de doute, Gégé sera acteur! Le livre va ainsi d'une bonne histoire à une autre, le héros est des plus sympathiques lorsque survient, en fin de course, la relation du scandale. Après avoir chauffé le lecteur à blanc pendant près de 300 pages, Chutkow n'a alors aucune difficulté à dégonfler la baudruche (pas de doute que c'en est une) du *Time*. Ça nous donne un communiqué de presse un peu long, mais c'est du travail de professionnel. — **M.J.**

L'île
Noire
PUB



L'île aux
scotches rares

342, rue Ontario Est,
Montréal, 982-0866